



N. 155.

LA LUNE ROUSSE,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE CHANTS.

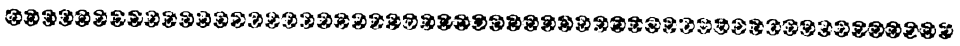
PAR M. ROSIER.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 6 décembre 1839.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE CHEVALIER.....	M ^{lle} MAYER.
LE MARQUISE.....	M. CAZOT.
BRISQUET.....	M. HYACINTHE.
GERMAINE.....	M ^{lle} ERNESTINE.
LA MARQUISE.....	M ^{lle} JOLIVET.
CHARLES.	

La scène se passe dans un château, près de Paris, sous la Régence.



Le théâtre représente un jardin, maison du marquis à gauche, maison de Brisquet à droite, mur au fond, petite grille à ce mur, arbustes et arbres entre les deux maisons et le mur; sièges de jardin.

SCÈNE I.

LA MARQUISE, assise devant la porte de sa maison, elle lit; puis **LE CHEVALIER**.

LA MARQUISE.

On disait ce livre si amusant... Je le trouve ennuyeux à mourir... Que pourrais-je donc imaginer pour me distraire? Voyons le chapitre suivant. (Elle se remet à lire.)

LE CHEVALIER, entrant, à part.

Qu'elle est bien !.. Le duc de Richelieu dit qu'il faut mener une intrigue comme un cheval de poste, les éperons aux flancs. (Il s'approche doucement de la marquise.) En avant donc ! (Il applique un baiser sur l'épaule de la marquise.)

LA MARQUISE, poussant un cri.

Oh! (Se retournant.) Vous m'avez fait peur.

LE CHEVALIER.

C'est mon devoir.

LA MARQUISE.

De me faire peur ?

LE CHEVALIER.

Non, mais de rendre à ma chère cousine l'hommage respectueux qui lui est dû.

LA MARQUISE.

Respectueux ? En vérité, chevalier, depuis quel temps, je ne vous reconnais plus. Vous que j'ai laissé à Paris, il y a trois mois, si naïf, si timide...

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous ? je quittais alors la province où j'avais passé toute ma vie. Mon oncle, le président, mon seul parent avec vous, m'appela près de lui pour me former. J'ai tâché de me former bien vite. (Il veut l'embrasser.)

LA MARQUISE, le repoussant.

Vous former, vous former... Reste à savoir si cela doit s'appeler ainsi.

LE CHEVALIER, s'asseyant près d'elle.

Eh bien ! nous allons en causer, si vous voulez. Il vous sera facile de me convaincre; ne suis-je pas toujours de votre avis ?

LA MARQUISE.

Mon avis est que vous retourniez à Paris.

LE CHEVALIER, à part.

Et la Bastille! (Haut.) Oh ! non, impossible : durant les trois mois qui se sont écoulés depuis que vous en êtes partie, j'ai été bien malheureux. Je déprimais à vue d'œil. Alors mon oncle, que sa charge retient à Paris, et la goutte aussi, m'ordonna, il y a quelques semaines, de venir passer la belle saison dans sa campagne qui touche à la vôtre, et, tous les jours, j'ai le bonheur de vous voir, de vous parler, de prendre du lait... Le lait m'est très bon, ma santé revient.

LA MARQUISE, souriant.

Mais je ne me suis jamais aperçue qu'elle fût altérée.

LE CHEVALIER, souriant.

La maladie est en dedans, et j'en serais mort...

Mourir à dix-sept ans, c'eût été cruel, n'est ce pas, belle cousine?... Allons, voyons, convenez que c'eût été cruel! (Il lui prend la main.)

LA MARQUISE, à part.

Rassurons-nous, c'est toujours un enfant, un étourdi.

LE CHEVALIER, rapprochant sa chaise de celle de la marquise.

Aussi je déteste Paris.

LA MARQUISE.

Que faites-vous donc?

LE CHEVALIER, désignant la droite.

Paris est là, à quatre lieues... je cherche, vous le voyez, à m'en éloigner, autant que je puis.

LA MARQUISE.

C'est-à-dire à vous rapprocher de moi.

LE CHEVALIER, lui prenant la main.

Jamais assez, cousine, au gré de mes désirs. N'êtes-vous pas ma bonne petite maman? ne m'avez-vous pas permis de vous donner ce nom?

LA MARQUISE.

A condition que vous resterez dans les bornes du respect filial.

LE CHEVALIER.

C'est qu'elles sont si étroites, ces bornes! j'y suis gêné, vrai... Si nous changions, eh!

LA MARQUISE.

Changer?..

LE CHEVALIER.

Oui; si à la place du respect filial nous mettions la tendresse fraternelle, pour varier. (Il se rapproche de la marquise.)

LA MARQUISE.

Pour varier?... Mais prenez donc garde, le marquis arrivera bientôt; il est à Paris depuis hier au soir.

LE CHEVALIER, à part.

Oh! si j'avais prévu qu'il dût s'absenter!

LA MARQUISE.

Il est allé savoir si la lune rousse...

LE CHEVALIER, vivement, troublé.

La lune rousse!

LA MARQUISE.

Est-ce que vous en avez peur aussi? est-ce que vous avez comme mon mari le goût de la botanique?

LE CHEVALIER, à part.

Elle m'a fait une frayeur!

LA MARQUISE.

Il est allé s'informer des moyens de garantir ses plantes de la fâcheuse influence de cette lune dans laquelle nous sommes depuis quelques jours. Je l'attends d'un moment à l'autre et je craindrais, s'il vous voyait là, près de moi...

LE CHEVALIER.

Non, non, soyez sans crainte.

Air. Du verre.

Le marquis, je le dis tout bas,
N'a pas l'humeur sombre et sauvage,

Et rarement à tant d'appas
Il s'avise de rendre hommage.
De lys, de rose ou de jasmin
Sans cesse épluchant une tige,
Parmi les fleurs de son jardin,
C'est la plus belle qu'il néglige.

LA MARQUISE.

C'est une erreur! Il m'aime, il ne me néglige pas. (On entend rire dans la coulisse.) Et tenez, je l'entends, le voici.

LE CHEVALIER.

Déjà.

LA MARQUISE.

Eh bien! vous restez là? Rapprochez-vous donc de Paris, monsieur; dépêchez-vous! (Le Chevalier écarte sa chaise, prend le livre de la marquise et feint de continuer une lecture.)

LE CHEVALIER, lisant vivement.

La tortue est un animal dont on raconte... (Le marquis entre par la droite au fond.)

SCÈNE II.

LA MARQUISE, LE MARQUIS,
LE CHEVALIER.

LE MARQUIS, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! ah! Bonjour, cousin... Ah! ah! ah!
ah! Bonjour, marquise!

LA MARQUISE.

D'où vous vient cet accès d'hilarité?

LE MARQUIS.

Parlez-moi de Paris, la ville du plaisir! je n'y vais jamais, sans y apprendre des histoires à faire rire un mort.

LA MARQUISE, avec reproche.

Aussi, y allez-vous souvent!

LE CHEVALIER.

Moi, je ne conçois pas qu'on aime Paris.

LE MARQUIS, malin.

Oh! chevalier, vous êtes un ingrat.

LE CHEVALIER.

Je vous jure que je n'y retournerai pas de longtemps.

LE MARQUIS.

Ça, je le crois... Le cardinal a dit qu'avant deux ans, il ne vous permettrait pas d'y rentrer, à moins qu'il ne vous plaise d'aller à la Bastille.

LE CHEVALIER, à part, troublé.

Le marquis sait tout!

LA MARQUISE, étonnée.

Comment, la Bastille! Qu'a donc fait le chevalier?

LE MARQUIS.

Le bon hypocrite, comme il nous a trompés!
LE CHEVALIER, tirant le marquis par sa basque, bas.
Oh! de grâce...

LE MARQUIS, très haut.

Je dirai tout, c'est amusant.

LA MARQUISE, émue.

Voyons, parlez; mais parlez donc.

LE MARQUIS.

Voici ce que l'on m'a conté chez le cardinal que je n'ai pas trouvé à Paris, vu que son Eminence est ici à deux pas, dans son château.

LE CHEVALIER, bas.

Marquis!

LE MARQUIS, au chevalier.

Du tout, ça vous fait honneur. (A la marquise.) Vous savez, marquise, que le régent adorait une baronne dont le mari est fort ombrageux. Le régent, un soir, entre chez elle, et au moment où il était à ses pieds, un bruit se fait entendre dans une armoire. La baronne, femme d'esprit, s'écrie, en désignant l'escalier dérobé: Fuyez, monseigneur; mon mari vient par là. Elle ne croyait pas si bien dire!... Monseigneur se sauve par le grand escalier... en même temps un jeune homme sort de l'armoire... et le mari paraît à la porte dérobée. Le jeune homme prend le chemin qu'avait pris monseigneur. Dans sa précipitation, il tombe sur le régent; ils roulent tous deux jusqu'au bas de l'escalier, sous une lanterne, et le régent reconnaît dans le jeune homme...

LA MARQUISE.

Qui donc?...

LE MARQUIS.

Un élève du galant Richelieu, qu'il a formé dans trois mois et qui fait honneur à son maître.

LA MARQUISE.

Mais qui donc?

LE MARQUIS, désignant le chevalier.

Le chevalier de Brevanes; voyez sa confusion.

LE CHEVALIER, troublé.

J'étais allé, de la part de mon oncle, chez la baronne pour une affaire...

LE MARQUIS.

Pour une affaire d'armoire.

LA MARQUISE, à part.

Oh! le perfide!

LE MARQUIS.

Le lendemain, surpris encore chez une protégée du cardinal-ministre.

LE CHEVALIER.

C'est une calomnie!...

LE MARQUIS.

Le surlendemain... Enfin il paraît qu'il avait une armoire dans les meilleures maisons pour chaque jour de la semaine.

LE CHEVALIER.

C'est affreux!

LA MARQUISE, indignée.

Oui, affreux!

LE MARQUIS.

Mais ce n'est pas là le plus drôle: avant d'être exilé de Paris, savez-vous quel surnom lui ont valu ses galantes aventures?

LE CHEVALIER, bas.

Par pitié!

LA MARQUISE.

De libertin.

LE MARQUIS.

Non, c'est commun, ça se dit de tout le monde....

LA MARQUISE.

De....

LE MARQUIS.

Vous savez que nos roués se donnent entre eux des noms de planète ou de satellite: l'un s'appelle Uranus, l'autre Mercure... ils ont surnommé le régent Mars et le cardinal Saturne... Mais je vous le donne en mille à deviner le sobriquet du chevalier. (Il rit aux éclats.) Ah! ah! ah! ah! on l'a surnommé: la lune rousse du mariage (Riant.) Ah! ah! ah! ah! mais riez donc, marquise.

LA MARQUISE, riant forcé.

Ah! ah! ah!

LE MARQUIS, au chevalier.

Riez donc, vous aussi.

LE CHEVALIER, riant forcé.

Ah! ah! ah! c'est une plaisanterie. (A part.) Marquis, vous me paierez cela!

LA MARQUISE, à sa femme.

Il paraît que le chevalier, toujours à la piste des ménages qui étaient à la fin de la lune de miel, faisait succéder au doux éclat de cette charmante lune, la sinistre lueur de la lune dont on lui a fait un sobriquet.

LE CHEVALIER.

Et vous avez cru à de pareils contes?

LE MARQUIS.

Conte est charmant! On m'a cité les maris... et ça m'a fait plaisir.

LA MARQUISE.

Plaisir?

LE MARQUIS.

Oui; ce sont tous gens méfiants, soupçonneux, jaloux, obsédant leurs femmes; les accablant de leur amour, les importunant sans cesse de petits soins, d'attentions... C'est absurde! ils n'ont pas mes idées à cet égard et ils ont bien mérité leur sort.

LA MARQUISE, à part.

Voilà comme ils sont tous!

LE MARQUIS.

Du reste, chevalier, je veux aller intercéder auprès du cardinal-ministre, notre voisin, pour qu'il vous permette de rentrer à Paris.

LA MARQUISE, vivement.

Vous n'irez pas, marquis, vous n'irez pas! point de pitié pour de pareils coupables!

LE MARQUIS.

Comment! vous si bonne, si compatissante!

LE CHEVALIER.

Je ne veux rien devoir au cardinal; d'ailleurs, j'aime la solitude.

LE MARQUIS.

Laissez donc, laissez donc, vous faites le bon apôtre pour conserver l'estime de ma femme qui déteste les mauvais sujets.

LA MARQUISE.

Oh ! c'est indigne... (Au marquis.) Promettez-moi que vous n'irez pas chez le cardinal.

LE MARQUIS, à part.

Quelle sainte horreur pour les lunes roussees !

LA MARQUISE.

Eh bien ! vous ne répondez pas !

LE MARQUIS.

Allons ! soit, calmez-vous !... Votre vertu s'indigne de ces folies : vous êtes tout agitée !... Rentrez chez vous, et pardonnez au cousin.

LA MARQUISE, rentrant chez elle, à gauche.
Jamais !

LE MARQUIS, au chevalier.

Soyez tranquille, je ne tiendrai pas parole à ma femme. J'obtiens du cardinal qu'il vous pardonne, surtout en considération de votre âge.

LE CHEVALIER.

Non, je vous en prie ; je n'y tiens pas...

LE MARQUIS.

Je vous dis qu'il pardonnera.

LE CHEVALIER.

Mais !...

LE MARQUIS.

Allez rejoindre votre cousine, et tâchez qu'elle vous pardonne aussi, mauvais garnement. (Il lui pince l'oreille.)

LE CHEVALIER, souriant.

J'y vais ; merci, vous êtes un brave homme. (Il entre à gauche chez la marquise.)

SCÈNE III.

LE MARQUIS, seul.

Oui, je suis un brave homme. D'abord je ne plains jamais les maris. Pauvre chevalier ! il est tout sot. Il aura bien de la peine à calmer sa cousine. C'est que ma femme prend tout ça au sérieux !... Elle est si vertueuse, ma femme ! Je suis le plus libre et le plus heureux des maris... voilà ce que c'est que la confiance et l'indépendance ! Ne vous y trompez pas : mari jaloux, mari... (Au public.) Vous l'avez dit. Exemple, mon jardinier Brisquet dont je me suis aperçu que le chevalier courtise la femme ; son ménage ne ressemble pas au mien... Justement le voilà encore qui se querelle avec Germaine.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, GERMAINE, BRISQUET.

GERMAINE entrant ; elle sort de chez elle, à droite.
Tu n'es qu'un vilain jaloux.

BRISQUET, du même côté.

Et toi qu'une vilaine coquette.

GERMAINE.

Je suis coquette, parce que tu es jaloux.

BRISQUET.

Je suis jaloux, parce que tu es coquette.

GERMAINE.

C'est toi qui as commencé par être jaloux.

BRISQUET.

Non, c'est toi qui as commencé par être coquette.

LE MARQUIS, très haut.

Allons, allons, voyons, la paix !

GERMAINE.

Ah ! monsieur le marquis, si vous saviez : il est toujours sur mes talons ; il m'espionne sans cesse. Quand je me retarde, il me fait subir de longs interrogatoires : d'où viens-tu ? qu'as-tu fait ? tu as la figure bien rouge ! tu as les coudes bien blancs ! Et quand il m'a bien tourmentée, il se jette dans mes bras ; il me dit qu'il m'adore ; il pleure, il crie, il me griffe, il me mange et il croit que tout est réparé. Et le lendemain, c'est à recommencer. Ah ! monsieur le marquis, ce n'est pas vous qui vous comporteriez ainsi avec Madame, vous ne la griffez pas et puis vous ne la mangez pas.

LE MARQUIS.

Jamais, jamais ! c'est d'un anthropophage !

GERMAINE.

Je suis la plus malheureuse des épouses !

LE MARQUIS.

C'est bien ; mais tu oublies que tu es la femme de chambre de la marquise, et qu'elle t'attend dans son boudoir ?

GERMAINE.

Air : De la partie carrée.

Ah ! Monseigneur, je suis bien malheureuse !
Moi qu'on trouvait douce comme un velours !
Il m'a rendue et taquine et boudeuse !
Il m'a forcée à le gronder toujours.
J'entre en fureur, je peste comme quatre ;
La patience et m'échappe et s'en va ;
Alors, ma foi, je me mets à le battre.
(A Brisquet.) Tu me paieras tout ça. (bis.)
(Elle lui donne un soufflet. Elle entre chez la marquise ;
Brisquet la suit jusqu'à la porte.)

SCÈNE V.

BRISQUET, LE MARQUIS.

BRISQUET.

Bon ! bien ! très bien ! Elle me rend jaloux, malheureux, et elle me dit que je lui paierai tout ça !... Voilà bien les femmes ! elles se vengent, par un soufflet, d'un coup de poing qu'elles vous ont donné.

LE MARQUIS.

Elle a raison, et tu as tort... et d'autant plus que tu t'avisés d'être exigeant, tout en étant infidèle.

BRISQUET, confus.

Quoi !...

LE MARQUIS.

Oh ! je sais que tu as une maîtresse ; je t'ai surpris l'autre jour, à ton insu, comme tu embrassais Louison, la jolie femme du vigneron.

BRISQUET, malin.

Ah ! oui, le jour où monsieur le marquis allait voir la belle comtesse.

LE MARQUIS.

Eh ! maraud ! tu crois avoir les privilèges d'un gentilhomme ! Au moins, un mari infidèle ne devrait pas être jaloux comme tu l'es.

BRISQUET.

On peut courtiser une autre femme, cela n'empêche pas qu'on ne soit très jaloux de la sienne, ça se fait !

LE MARQUIS.

Je te dis que tu as tort de quereller Germaine ; il t'arrivera malheur !... Prends garde à la lune rousse.

BRISQUET, étonné, regardant le ciel.

La lune rousse ! Que voulez-vous dire, monsieur le marquis ?

LE MARQUIS.

Pas celle-là... une autre...

BRISQUET.

Est-ce qu'il y a deux lunes à présent ?

LE MARQUIS.

Oui, celle-ci... (Designant le ciel.) dont je me plains quelquefois ; et l'autre !...

BRISQUET.

Et l'autre ?...

LE CHEVALIER.

C'est le chevalier de Brevanes.

BRISQUET.

Comment, ce jeune homme est une lune ?

LE MARQUIS.

Oui, et peut-être plus malfaisante que l'autre. Celle-ci est le satellite de la terre ; celle-là est le satellite de ta femme.

BRISQUET.

De ma femme ?

LE MARQUIS.

Oui, c'est autour d'elle qu'elle tourne.

BRISQUET.

Les jambes me serpentent, et je vous demande pardon de m'asseoir ; mais je m'évanouirais sans cela.

LE MARQUIS.

Je n'ai plus qu'un mot à te dire ; car il faut que j'aille trouver le cardinal ; crois-moi, s'il en est temps encore, je connais le cœur des femmes ; ça m'a demandé de longues études, mais enfin je le connais. Vous voilà, toi et Germaine, mariés depuis un an. C'est au bout de ce temps que finissent les lunes de miel les plus vieilles. C'est le moment où un mari doit suppléer à l'amour qu'il n'inspire plus par l'adresse et l'habileté. Ainsi, ne sois pas sans cesse auprès de Germaine, laisse-la respirer ; ne la tourmente pas, réprime ta jalousie ; garde-toi surtout de lui dire que tu soupçonnes qu'elle aime le chevalier : ça lui ferait naître l'idée que ça peut arriver ; ferme les yeux, bouche-toi les oreilles, laisse ta femme seule, sois confiant.....

ou tu seras... sous l'influence de la lune rousse. (Il sort par le fond, par la grille, pour aller solliciter le rappel du chevalier.)

SCÈNE VI.

BRISQUET, seul.

Ils appellent ça lune rousse!... Enfin, n'importe ; le nom ne fait rien à la chose. Je suivrai les conseils de M. le marquis ; je jouerai la confiance près de Germaine... je la laisserai seule... ça me donnera plus de temps pour aller voir ma belle Louise... Voici ma femme ; elle est avec son satellite... déguisons-nous !

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, GERMAINE, BRISQUET.

GERMAINE.

Laissez-moi, laissez-moi !

LE CHEVALIER voulant l'embrasser, à part.

Le duc de Richelieu m'a dit que c'était la méthode. (A Germaine.) Encore un autre.

BRISQUET, à part.

Encore un autre ! il a donc commencé !

GERMAINE, à part.

Mon mari !

BRISQUET.

Oh ! ne vous gênez pas, monsieur le chevalier ; j'ai fait de sages réflexions, je ne suis plus le même. Ma femme est assez forte pour se défendre, et puis j'ai confiance.

GERMAINE.

Qu'est-ce qui te prend ?

BRISQUET.

Je n'ai pas peur de la lune, moi ! je ne me fêche pas mal de la lune !

GERMAINE.

De la lune?... est-ce qu'il a perdu la tête ?

LE CHEVALIER.

Tu fais le brave ; mais si quelqu'un en contait à ta femme !...

BRISQUET, s'avancant.

Gage un écu que ça ne me fait rien ! Je la connais, je suis sûr d'elle... à preuve que je vas cueillir un bouquet pour M^{me} la marquise... et que vous pouvez causer avec Germaine : allez donc ! (Durant toute la scène, il va d'un arbuste à un autre en cueillant des fleurs, et témoigne, par sa pantomime, combien il se fait violence.)

GERMAINE.

Quel changement !

LE CHEVALIER, à demi-voix, à Germaine.

Tiendras-tu ta promesse ?

GERMAINE.

Qu'est-ce que j'ai donc promis ?

LE CHEVALIER.

De m'aimer, de...

BRISQUET, haut.

Vertuchoux !

GERMAINE.

Qu'est-ce que c'est ?

BRISQUET, dissimulant.

Rien ; je me suis piqué à une épine blanche.

LE CHEVALIER, à Germaine.

Il ne peut nous entendre.

GERMAINE.

C'est égal, je ne permets pas, à sa barbe... comme ça...

LE CHEVALIER.

Eh bien ! plus tard, dans le bosquet, loin de sa barbe...

GERMAINE.

Du tout, les bosquets sont malsains, il y fait froid encore...

LE CHEVALIER.

Ah ça ! mais pourquoi donc hier m'as-tu laissé prendre ta main ?

GERMAINE.

Vous demandiez tant, qu'il a bien fallu vous donner un peu.

LE CHEVALIER.

Tu sais bien qu'une femme qui ne donne qu'un peu promet plus qu'elle ne donne.

GERMAINE.

Eh bien ! moi, au contraire, je donne toujours moins que ce que je promets.

LE CHEVALIER.

Mais c'est de la déloyauté ; je joue ici un rôle de dupe.

GERMAINE.

De dupe ? Petit fripon ! que perdez-vous dans tout ça ?

LE CHEVALIER.

Je perds ce que tu me refuses.

BRISQUET, à part.

Je suis sûr qu'il lui dit des atrocités. (Chantant.)
Ron, ton ton, taine ton ton !

GERMAINE.

Il chante, il est gentil.

LE CHEVALIER.

Décidément tu ne veux pas me promettre un rendez-vous ?

GERMAINE.

Non.

LE CHEVALIER.

Ah ça ! tu veux que je meure ?

GERMAINE.

On ne meurt pas pour ça !...

BRISQUET, à part.

Je suffoque !

LE CHEVALIER.

Que dirais-tu pourtant, si là, en ta présence, je me passais mon épée à travers le corps ?

GERMAINE, riant.

Je dirais : C'est dommage de voir un si joli homme à la broche.

LE CHEVALIER.

C'est indigne !

BRISQUET, avançant avec un gros bouquet.

Là, c'est fini... et vous autres ?

GERMAINE, maligne et moqueuse.

Fini aussi... M. le chevalier me donnait de bons conseils, il me disait de l'être fidèle.

BRISQUET.

Tiens, tu n'as pas besoin de ça...

GERMAINE, à Brisquet.

Embrasse-moi !

BRISQUET.

Non, c'est bête ! D'ailleurs, je n'ai pas le temps ; je vais au jardin, à ma besogne... adieu !

GERMAINE.

Je vais avec toi.

LE CHEVALIER, bas.

Reste !

BRISQUET.

Du tout, tiens compagnie à M. le chevalier.

GERMAINE.

Je veux y aller, là !

BRISQUET.

Et moi je ne veux pas, là !

GERMAINE.

Raison de plus.

LE CHEVALIER.

Tu dois obéir à ton mari... Qu'est-ce que ça signifie ? (Il l'entraîne.)

BRISQUET, à part.

C'est assez comme ça. (Haut.) Tu le veux, allons, soit, je n'y tiens pas.

(Il dépose son bouquet sur un siège.)

GERMAINE.

Ton bras.

BRISQUET.

Voilà.

GERMAINE.

A revoir, monsieur le chevalier, nous allons repiquer des salades.

BRISQUET.

Pour vous servir.

GERMAINE.

A revoir, monsieur le chevalier.

BRISQUET, à part.

La lune est éclipsée.

ENSEMBLE.

BRISQUET, à Germaine.

Maintenant j'ai confiance,

Tu seras femme de bien ..

L'amour a perdu sa chance

Et je ne redoute rien.

GERMAINE, à Brisquet.

Maintenant j'ai confiance ;

Je serai femme de bien.

L'amour a perdu sa chance

Et je ne redoute rien.

(Brisquet et Germaine sortent joyeusement bras dessus, bras dessous, par le fond à gauche.)

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, seul

Ventrebleu!.. être la dupe d'une petite paysanne... mais nous y reviendrons. Le duc de Richelieu dit, que lorsqu'on est repoussé par une femme, il faut s'occuper d'une autre. C'est bien ce que je fais. Je m'occuperais de la marquise, mais elle s'est enfermée dans sa chambre dont elle a fait défendre la porte... Ah! la voici... (Il s'écarte.)

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER

LA MARQUISE, se croyant seule, sortant de chez elle.

Le chevalier est parti sans doute... il a été témoin de mon indignation... il ne le sera pas de mes larmes... Il ne reviendra pas... il ignorera toujours à quel point je l'aimais...

LE CHEVALIER, ravi.

Ah! marquise...

LA MARQUISE.

Ciel!...

LE CHEVALIER.

Ah! ne rétractez pas cet aveu! Il m'est d'autant plus cher que j'en suis plus indigne...

LA MARQUISE.

Laissez-moi!

LE CHEVALIER.

Oh! ne craignez pas que je veuille me justifier: je le pourrais sans peine, mais j'aime mieux tout vous dire.

LA MARQUISE.

Taisez-vous!

LE CHEVALIER.

Oh! non, vous saurez tout. Quand j'arrivai à Paris, quand je vous vis pour la première fois, je vous aimai comme vous méritiez d'être aimée, de toutes les puissances de l'ame; mais la froideur de votre accueil me découragea; je craignis de vous offenser, en vous déclarant mon amour. Pour me distraire de ce tourment, ne pouvant prétendre au bonheur, je cherchai le plaisir... Vous savez le reste, et maintenant je n'ai plus qu'une chose à vous dire: si vous ne croyez pas à la sincérité de mes sentimens, il ne me reste qu'un parti à prendre: je retourne à Paris, je brave le cardinal, le régent, et je vais sans regret mourir à la Bastille. (A part.) Ça doit faire de l'effet.

LA MARQUISE.

Mourir!

LE CHEVALIER.

Ordonnez de mon sort...

LA MARQUISE.

Silence! on vient.

LE CHEVALIER, rapidement.

Eh bien! dans quelques instans, à l'heure où le

marquis va faire sa promenade, et où Germaine et Brisquet sont à la ferme, vous serez ici, pour m'entendre, ou je serai à la Bastille avant la nuit.

LA MARQUISE, à part.

Il m'aime!

LE CHEVALIER.

Votre main... Me la refuser, c'est me dire de partir, me la donner, c'est me dire: Restez.

LA MARQUISE, laissant tomber sa main sans la donner.

Mon Dieu! quelqu'un!

BRISQUET, paraissant au fond, à gauche, à part. Que vois-je?

LE CHEVALIER, à part, après l'avoir baisée.

Chacun son tour, marquis. (Haut, en sortant.) Je suis le plus heureux des hommes.

(Il sort par le fond à droite; la marquise rentre chez elle.)

SCÈNE X.

BRISQUET, seul, il fait claquer son index sur le doigt du milieu.)

En voilà du neuf! M. le marquis qui prétendait que c'était ma lune rousse. C'est bien la sienne, ma foi, (Riant.) et une pleine lune... Ah! ah! ah! ça me fait plaisir tout de même, et je ne suis décidément plus jaloux. Je verrais ma femme avec un mousquetaire, même avec un abbé, même avec deux abbés, ça ne me ferait rien du tout... Pauvre M. le marquis, c'est pain bénit, ça lui revient! Dieu est juste! Moi je suis content toutes les fois que ça arrive à des gentilshommes.

Air: Mon père était pot.

En tout ils sont avantagés,
Ils ont plus de noblesse;
Ils ont des airs plus dégagés,
Ils ont plus de richesse.
Ils ont plus d'esprit
Et plus de crédit,
Et de plus, en ménage,
Soyez convaincus
Qu'ils sont plus... déçus,
Suite de l'avantage.

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, BRISQUET.

LE MARQUIS, sans voir Brisquet; il vient par la grille du fond, à droite.

Le cardinal est inflexible, il m'a refusé net la grace du chevalier... C'est bien rigoureux, il faut être indulgent pour ces sortes de fautes.

BRISQUET, à part.

Bon, il est bien disposé: si j'osais lui faire avaler la chose.

LE MARQUIS.

Pauvre chevalier !

BRISQUET, à part.

Il le plaint. Oh ! ces maris !...

LE MARQUIS.

Enfin !... (Apercevant Brisquet.) Tiens, te voilà, Brisquet ?

BRISQUET.

Oui, notre maître, je pensais au chevalier.

LE MARQUIS.

Ça te préoccupe ? (Souriant.) Que veux-tu, mon ami, il a besoin de distractions ; c'est un pauvre proscrit, il faut l'excuser.

BRISQUET.

Aussi, je l'excuse... Qu'est-ce que ça me fait à moi ?...

LE MARQUIS.

Tu es devenu philosophe ? Tu as peut-être raison. Au bout du compte, si ça ne vous fait pas la jambe plus belle, ça ne vous la fait pas plus laide.

(Il se promène.)

BRISQUET, regardant les jambes du marquis.

C'est vrai. (A part.) Ses jambes ne sont pas changées pour ça.

LE MARQUIS.

Après cela, il vaut mieux que ça n'arrive pas.

BRISQUET.

Bah ! quand c'est à un autre !

LE MARQUIS.

D'ailleurs, suis mon système, si tu veux être tranquille. Je t'ai averti : on se doit cela entre maris.

BRISQUET.

Vraiment, monsieur le marquis, on se doit...

LE MARQUIS.

Oui, par esprit de corps.

BRISQUET.

Quoi ! si jamais quelque satellite tournait autour de M^{me} la marquise, je devrais...

LE MARQUIS.

Plait-il ?

BRISQUET.

Je dis : si monsieur le marquis était jamais menacé de...

LE MARQUIS.

De quoi ?

BRISQUET.

Vous savez bien, de ce que vous disiez.

LE MARQUIS, fièrement.

Eh !...

BRISQUET.

Dam ! monsieur le marquis, il en est de la lune comme du soleil.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire ?

BRISQUET.

Elle luit pour tout le monde.

LE MARQUIS, se rapprochant vivement de lui.

Est-ce que tu aurais remarqué quelque chose ?

BRISQUET, mystérieusement.

Oui, un tas de choses !

LE MARQUIS.

Parle, mais parle donc, bourreau.

BRISQUET.

Après ça, elle a besoin de distractions, il faut l'excuser.

LE MARQUIS.

Qui donc ?

BRISQUET.

La lune... le chevalier de Brevanes.

LE MARQUIS, riant.

Le chevalier ? mais il fait la cour à ta femme.

BRISQUET.

Du tout, c'est une frime de sa part ; c'est pour cacher son jeu près de M^{me} la marquise.

LE MARQUIS.

Est-il possible !

BRISQUET.

Dam, aussi, c'est votre faute ; M^{me} la marquise, qui aime ma femme, lui a fait quelquefois des confidences.

LE MARQUIS.

Sur le chevalier ?

BRISQUET.

Pas si bête : sur vous, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Sur moi ?

BRISQUET.

Oui.

LE MARQUIS.

Et que lui disait-elle ?

BRISQUET.

Dam, que vous étiez froid, indifférent, que vous manquiez d'attentions pour elle. Et les femmes aiment les attentions comme les gâteaux.

LE MARQUIS.

Ensuite, ensuite ?

BRISQUET.

C'est que je ne sais vraiment pas comment vous tourner ça, moi.

LE MARQUIS, vivement.

Tourne-le comme tu voudras ; mais parle.

BRISQUET.

Eh bien, que vous étiez un mari en peinture, là.

LE MARQUIS.

Après ?

BRISQUET.

Après !... la lune est venue ; elle est empressée la lune, elle est galante ; elle prend la main ; elle ramasse le mouchoir ; elle offre des bouquets...

LE MARQUIS.

Après, après ?...

BRISQUET.

Après, après : dam ! vous savez bien ce qui doit arriver après.

LE MARQUIS.

C'est bien, il suffit, laisse-moi.

BRISQUET, s'en allant et revenant.

Parce que voyez-vous, monsieur le marquis, si trop de jalousie est nuisible en ménage, trop de confiance ne l'est pas moins.

LE MARQUIS, colère.

Va t'en !

BRISQUET, à part, souriant.

Voilà une lune qui lui donne un fameux coup de soleil.

(Il sort par le fond, à gauche.)

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, seul.

Plus de doute ! le chevalier est ici pour ma femme. (Révant.) Oui, oui, maintenant que je rapproche certaines circonstances... le trouble de la marquise, ce matin, quand j'ai parlé des aventures du chevalier ; son instance pour m'empêcher d'aller solliciter sa grâce... Clair comme le jour... c'est ma froideur, ma confiance qui sont cause de tout cela... Ayez donc des systèmes avec les femmes ! c'est toujours celui que vous n'avez pas qui est le meilleur, ce qui fait qu'on n'en a jamais que de mauvais. Mais tout peut se réparer ; ce roman n'est encore qu'à la préface , à l'avis au lecteur ! ayons l'air de tout ignorer... changeons de tactique... mais d'abord, pour plus de sûreté, faisons dès demain partir la marquise pour Paris.

(Il a vu le bouquet que Brisquet a cueilli dans une scène précédente.)

SCÈNE XIII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LA MARQUISE.

J'ai tort sans doute de me trouver à ce rendez-vous, mais... (Apercevant le marquis.) Ciel, mon mari !

LE MARQUIS.

Ma belle marquise, j'allais près de vous. (A part.) Il me pousse une bonne idée.

LA MARQUISE.

Près de moi ?

LE MARQUIS.

Oui , j'étais si impatient ! l'heure est venue, (Il tire sa montre.) et je ne voulais pas perdre une minute.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire ?

LE MARQUIS, jouant son rôle.

Oh ! c'est que je vous aime !

LA MARQUISE.

Vous m'aimez, c'est nouveau.

LE MARQUIS.

Cela a toujours été ainsi , marquise. Dites-moi l'heure que marque cette montre ?

LA MARQUISE, étonnée.

Sept heures, monsieur.

LE MARQUIS.

Eh bien ! à la même heure, il y a trois mois, je fis une folle gageure contre quelques amis qui

LA LUNE ROUSSE.

prétendaient que vous étiez une femme comme les autres, et que votre vertu ne tiendrait pas contre l'épreuve de ma feinte indifférence pendant trois mois.

LA MARQUISE.

Quoi, vous...

LE MARQUIS.

Oui, j'ai parié pour vous, j'ai gagné ! Et ce matin, dans mon impatience, je crois que j'ai un peu poussé l'aiguille de cette montre.

(Il lui sourit galamment.)

LA MARQUISE.

Vous m'aimeriez ?

LE MARQUIS.

Je vous adore !

LA MARQUISE, à part.

Oh ! qu'allais-je faire, grand Dieu !

LE MARQUIS.

Et désormais, mon ange, pour réparer le temps perdu, je ne vous quitterai pas ; je serai à la piste de vos sentimens, de vos pensées, de vos desirs, pour les satisfaire.

LA MARQUISE.

Oh ! mon ami !... Eh bien, je vous prends au mot.

LE MARQUIS.

Que désirez-vous ?

LA MARQUISE.

Partir pour Paris ; je veux aller revoir ma sœur.

LE MARQUIS.

Vous partirez.

LA MARQUISE.

Dès demain.

LE MARQUIS.

Dès demain.

LA MARQUISE, à part.

Il m'aime, et j'allais devenir coupable !

(Le marquis va chercher le bouquet.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE CHEVALIER, au fond à droite ; le chevalier n'aperçoit pas le marquis ; il fait quelques pas vers la marquise.

LE CHEVALIER.

Elle est venue ; j'en étais sûr. (Le marquis a pris le bouquet et s'avance, le chevalier s'arrête.) Le mari !

LE MARQUIS, offrant le bouquet.

Mon adorable Théodosie, ce bouquet, je l'ai cueilli pour vous, acceptez-le.

LA MARQUISE, prenant le bouquet, sans le regarder.

Il est charmant.

LE MARQUIS.

Le bouquet ?

LA MARQUISE.

Je ne l'ai pas regardé.

LE MARQUIS, l'embrassant.

Oh ! je suis le plus fortuné des époux ! chère ame, que tu es belle et que je t'aime !

LA MARQUISE.

Cher ami !

LE CHEVALIER, à part.

Qu'est-ce que c'est que tout ça ?

LA MARQUISE.

Oh ! je m'attendais si peu, mon Dieu !

LE MARQUIS, à part.

Le métier de mari est bien difficile.

LA MARQUISE, apercevant le chevalier.

Le chevalier !

LE MARQUIS.

Le chevalier ! Avancez donc, cher cousin ; soyez témoin de notre bonheur ; j'ai gagné le pari, vous avez perdu...

LE CHEVALIER, stupéfait.

Perdu, le pari ? Qu'est-ce que...

LE MARQUIS.

Oui, vous savez. Il y a trois mois, vous aviez parié que la marquise... (A part.) Ce n'est pas vrai, mais c'est de bonne guerre.

LA MARQUISE, à part.

C'était lui ! (Haut.) Oublions tout cela, mon ami, je suis heureuse ; venez, venez.

LE MARQUIS.

A revoir, chevalier ; si vous vous mariez jamais, je vous souhaite une femme comme la mienne, s'il en existe une pareille.

LA MARQUISE.

Mon ami, à toi pour jamais !

LE MARQUIS.

Mon amour, à toi pour la vie !

(Ils sortent par le fond à gauche, en se témoignant une vive amitié.)

SCÈNE XV.

LE CHEVALIER, seul, après un silence de stupéfaction, brusquement.

Je suis furieux ! A-t-on jamais vu ! la perfide ! me tromper, trahir ses sermens, rester fidèle à son mari ! C'est inouï !... se laisser prendre aux vaines protestations de tendresse du marquis ! de ce marquis indigne qui m'enlève sa femme, et fait la cour à une autre... Et Germaine, une paysanne qui s'avise aussi d'avoir des principes !... c'est contagieux, ma parole... Celle-là aussi se sera laissé abuser par ce drôle de Brisquet, qui s'en va conter fleurette à la femme du vigneron... Pauvres femmes, comme on les trompe ! Il faut que je les venge ! oui, cela sera. Il me vient une idée ! (Il écrit sur un porte-feuille.) Ah ! messieurs les maris, vous faites une exception pour moi, vous vous mettez en frais, vous avez de l'esprit ! mais pardieu nous verrons ! Comment ! moi, mes-teurs, qui vous ai déjà soufflé le cœur de vos maitresses, je vous laisserais paisibles possesseurs de celui de vos femmes ! Allons donc ! (Il appelle.) Charles ? (A part.) Il n'est pas connu ici ; il n'est à mon service que depuis hier. (A Charles.) Ce billet au marquis, et cet autre à Brisquet, le premier de la part de la comtesse, le second de la part de Louison. Tu demanderas deux

réponses écrites que tu m'apporteras à la petite porte du parc : intelligent, récompensé ; maladroit, chassé. (Charles sort. A lui-même.) Nos roués font comme ça : ce sont eux qui m'ont surnommé la Lune rousse ! je veux faire honneur à mon nom.

Air nouveau de M. Reine.

PREMIER COUPLET.

Souvent dans le mariage,
Après la lune de miel,
On voit s'assombrir le ciel,
Et survenir un orage.

Le mari courroucé

Est toujours repoussé ;

La femme est asservie :

Alors c'est un enfer !

Et l'on parle de fer,

Pour abréger sa vie.

En voyant tout cela,

Dites-vous bien : La lune rousse est là !

Soyez-en sûr : la lune rousse est là.

(Il désigne la maison de Germaine.)

DEUXIÈME COUPLET.

Ensuite, après la tourmente,

Le nuage est dissipé,

Et le ciel n'est plus drapé,

Que d'une écharpe riante.

Le mari caressé,

Comme un beau fiancé,

Est aux pieds de sa femme,

Qui lui dit : Mon chéri,

Mon poulet, mon bibi,

Mon trésor, et mon ame !

En voyant tout cela,

Dites-vous bien : La lune rousse est là !

Plus que jamais, la lune rousse est là.

(Il désigne la maison de la marquise.)

Mais Charles doit m'attendre à la petite porte ; allons chercher les réponses des deux maris.

(Il disparaît par le fond, à droite.)

SCÈNE XVI.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, BRISQUET, GERMAINE, se tenant par le bras et arrivant par le fond, à gauche.

LA MARQUISE, au marquis.

Oui, mon ami, j'y consens ; retournez chez le cardinal ; demandez-lui de nouveau, mais cette fois en mon nom, la grâce du chevalier. Il est trop galant pour vous refuser. Brisquet vous accompagnera. Puisque je reste au château, il faut que le chevalier parte, qu'il aille à Paris.

LE MARQUIS.

Il le faut.

GERMAINE.

Il le faut.

BRISQUET.

Au lever du soleil, la lune ne sera plus ici.

LA MARQUISE, désignant la droite.

Prenez votre carrosse, (Désignant la gauche.) ou le mien, pour être plus tôt de retour près de moi.

LE MARQUIS.

Oui, chère amie.

BRISQUET, à part.

Pauvres femmes, comme nous les jouons!

(Il tourne avec fatuité sur un talon.)

GERMAINE.

Embrassons-nous.

(Les deux couples s'embrassent.)

BRISQUET, à part.

C'est incroyable comme l'homme est pervers!

LE MARQUIS.

AIR : Valse de Robin des Bois.

Rentrez chez vous, ma noble reine;

Reposez bien, voici la nuit.

BRISQUET.

Tape de l'œil, bonne Germaine,
Rêve de moi dans notre heureux réduit.

LA MARQUISE.

Oui, cher marquis, la paix de l'ame

Déjà nous dispose au sommeil.

BRISQUET, à part.

Pas de danger, ma pauvre chère femme,

Que je sois cause de ton réveil.

ENSEMBLE.

LE MARQUIS.

Rentrez chez vous, ma noble reine;

Reposez bien, voici la nuit.

Et bientôt, soyez-en certaine,

Je rentrerai dans notre heureux réduit.

BRISQUET.

Tape de l'œil, bonne Germaine,

Reposez bien, voici la nuit.

Et bientôt, sois en très certaine,

Je rentrerai dans notre heureux réduit.

LA MARQUISE.

Loin de vous, songez à ma peine.

Je rentre, car voici la nuit.

Mais bientôt, oui, j'en suis certaine,

Vous reviendrez dans votre heureux réduit.

GERMAINE.

Entre nous plus jamais de scène;

Je rentre, car voici la nuit.

Mais bientôt, oui, j'en suis certaine,

Tu reviendras dans notre heureux réduit.

(Les femmes rentrent dans leurs maisons.)

SCÈNE XVII.

LE MARQUIS, BRISQUET.

LE MARQUIS, riant étouffé.

Ah! ah! ah!

BRISQUET, de même.

Ah! ah! ah!

LE MARQUIS.

Ces bonnes femmes, elles ne sont pas difficiles à tromper. Ce prétexte, d'aller revoir le cardinal pour lui demander le rappel du chevalier, nous sert admirablement pour aller trouver nos maîtresses.

(Le chevalier arrive.)

BRISQUET, bas.

Oui, nous avons reçu leurs billets de rendez-vous. Nous sommes deux brigands, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Deux adorables roués.

LE CHEVALIER.

Deux imbéciles.

BRISQUET.

C'est vrai, Dieu me damne! Partons, monsieur le marquis, il se fait tard; (Désignant le ciel.) la lune est déjà levée.

LE CHEVALIER, à part.

Me voilà.

LE MARQUIS.

Oui, viens; tu mettras les chevaux à mon carrosse et tu monteras sur le siège.

BRISQUET.

Oui, oui, partons, monsieur le marquis!

ENSEMBLE.

AIR : Gentille Moscovite (Lestocq).

LE MARQUIS, BRISQUET.

En bonne fortune

Courons sans regrets;

Je nargue la lune

Et tous ses projets.

LE CHEVALIER, à part.

En bonne fortune

Courez sans regrets,

Et narguez la lune:

Elle a ses projets.

(Ils sortent par la grille du fond.)

SCÈNE XVIII.

LE CHEVALIER, GERMAINE,

LE CHEVALIER.

(Quart de nuit.) Voici la réponse des deux maris à leurs maîtresses! Maintenant, avertissons d'abord Germaine que je suis là! (Il frappe à la porte.)

GERMAINE, en dedans.

Qu'est-ce que c'est ?

LE CHEVALIER.

C'est moi !

GERMAINE, ayant ouvert la porte ; elle a un flambeau à la main.

Eh bien ! que voulez-vous ?

LE CHEVALIER.

J'ai à te parler en particulier !

GERMAINE.

Je ne veux pas vous entendre, je vas me coucher.

(Elle referme la porte.)

LE CHEVALIER.

Si tu n'ouvres pas, je fais du bruit et du scandale à la porte !

GERMAINE, ouvrant.

Mais vous êtes donc un démon !

LE CHEVALIER.

Oui, mon ange !

GERMAINE.

Retirez-vous !

LE CHEVALIER, passant un pied dans la chaumière.

Ah ! ouiche ! j'ai un pied chez toi !

GERMAINE.

Laissez leur prendre un pied chez vous, ils en auront bientôt pris quatre.

LE CHEVALIER.

Si tu refuses de m'entendre, j'y passe l'autre, ça m'en fera huit. Est-ce que tu méconnaiss les droits de l'hospitalité ?

GERMAINE.

L'hospitalité ? vous la respectez joliment, vous !

LE CHEVALIER.

Voyons, est-ce que tu es toujours cruelle ?

GERMAINE.

Toujours, monsieur le chevalier ! A ne pas l'être toujours, il vaudrait mieux ne l'être jamais. Ainsi allez-vous-en, c'est indigne ! Et Brisquet, mon brave Brisquet qui n'est pas là ! (Elle dépose son flambeau sur le banc.)

LE CHEVALIER.

Les maris ne sont jamais là dans ces momens. Brisquet ne viendra pas de sitôt ; il est trop agréablement occupé pour cela.

GERMAINE.

Gage que vous allez me dire qu'il est chez une maîtresse !

LE CHEVALIER.

Et si je t'en donnais la preuve, bonne dupe que tu es !

GERMAINE.

La preuve !

LE CHEVALIER, montrant un papier.

Elle est là, écrite de la main de ton mari ; c'est une réponse à sa maîtresse.

GERMAINE.

Ça n'est pas vrai !

LE CHEVALIER.

Au fait, je suis bon enfant, moi, de prendre tant de peine pour te rendre service ! Adieu ! (Il fait mine de s'en aller.)

GERMAINE, le prenant par l'habit.

Adieu, et prenez garde de vous cogner aux arbres !

LE CHEVALIER, à part.

Elle me retient ! (Haut.) Sois sans crainte !

GERMAINE.

C'est écrit de sa propre main, dites-vous ?

LE CHEVALIER, feignant de ne pas entendre.

Lâche-moi donc.

GERMAINE.

Vous ne sortirez pas que vous ne m'ayez montré ce papier !

LE CHEVALIER.

A la bonne heure ! va chercher ton flambeau. (Germaine porte le flambeau, le chevalier lui montre le papier.) Regarde !

GERMAINE.

Ciel ! c'est bien son écriture ! Lisez donc.

LE CHEVALIER.

Suis bien : (Il lit.) « Chère Louison, aussitôt que j'aurai envoyé coucher Germaine, je serai à ton rendez-vous. »

GERMAINE, trépanant.

C'est écrit ! c'est écrit !

LE CHEVALIER, l'embrassant.

Pauvre femme !

GERMAINE.

Continuez !

LE CHEVALIER, l'embrassant de nouveau.

Avec plaisir !

GERMAINE.

Que faites-vous ?

LE CHEVALIER.

Tu me dis de continuer.

GERMAINE.

La lecture !

LE CHEVALIER.

Au fait, l'un n'empêche pas l'autre ; je continue. (Il lit.) « Et quoique je sois jaloux de ma légitime » pour l'honneur, je suis encore plus amoureux de » toi pour le bonheur. »

GERMAINE.

Oh ! j'étouffe !

LE CHEVALIER, l'embrassant plusieurs fois.

Pauvre femme ! Mais tu n'es pas seule à plaindre. La marquise est trompée comme toi ; j'ai entre les mains la preuve écrite de l'infidélité de son mari.

GERMAINE.

Donnez, donnez, je vais la montrer à madame. Ah ! scélérats d'hommes !

(Elle entre chez la marquise avec son flambeau.)

LE CHEVALIER.

A merveille ! ça marche ! ça trotte ! ça galope. Ça va ventre à terre. (Regardant chez la marquise.) Voilà la marquise qui lit la lettre de son mari. Dieu ! comme les femmes sont belles quand elles sont émuës ! c'est peut-être pour ça que les hommes les font enrager si souvent. (Écoulant.) Oh ! ciel ! la marquise dit à Germaine de faire mettre les chevaux à son carrosse. Elles veulent partir !... Elles

m'échapperaient encore ! Comment se tirer de là ? Je ne puis les suivre à Paris, la Bastille m'attend. Que faire?... Ah ! j'y suis. (Il appelle à voix basse.) Charles. (Charles paraît.) Tu sais où est le carrosse de la marquise ? C'est bien, écoute. (Il lui parle à l'oreille. Charles sort en courant par la gauche.) Ça se remet en train. (Il se cache derrière un arbre en voyant venir Germaine et la marquise.)

SCÈNE XIX.

LA MARQUISE, GERMAINE,
LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Allons, Germaine, que mon carrosse soit prêt dans cinq minutes.

GERMAINE.

Nous partirons, puisque vous le voulez, madame ; mais laissez-moi mettre dans la serrure le billet que je viens d'écrire à mon atroce mari, pour lui dire que nous savons tout.

LA MARQUISE.

Dépêche-toi.

GERMAINE.

Voilà. Oh ! il t'en cuira, Brisquet ! Je suis capable de tout, d'abord. (Elle met le papier dans le trou de la serrure.)

ENSEMBLE.

AIR :

GERMAINE.

Ah ! c'est indigne, c'est infâme,
C'est une affreuse trahison.
Se jouer ainsi de sa femme !
Tôt ou tard j'en aurai raison.

LA MARQUISE.

Ah ! c'est indigne, c'est infâme
C'est une affreuse trahison.
Se jouer ainsi de sa femme !
C'est de quoi perdre la raison.

LE CHEVALIER.

Ah ! c'est indigne, c'est infâme,
C'est une affreuse trahison.
Se jouer ainsi de sa femme !
Il vous faut demander raison.

(Elles sortent par le fond à gauche.)

SCÈNE XX.

LE CHEVALIER, seul.

Enfin, je triomphe ! le carrosse de la marquise est hors d'état de se mettre en route... Mais qu'est-ce que j'entends ?.. (On entend un carrosse.) Celui du marquis !... Il arrive... malédiction ?... Il pleut sur mon feu d'artifice au moment du bouquet... Oh ! dam, cette fois, j'y renonce de guerre lasse. Le duc de Richelieu dira ce qu'il voudra. S'il était à ma place, il s'avouerait vaincu par le sort.

SCÈNE XXI.

LE CHEVALIER, caché, LE MARQUIS, BRISQUET.

(Brisquet a une lanterne. Ils viennent par la grille du fond.)

LE MARQUIS.

C'est une mystification. La comtesse était absente.

BRISQUET.

Et à la place de Louison je n'ai trouvé qu'un gros dogue qui m'a entamé les mollets.

LE MARQUIS.

Les maris, vois-tu, se sont doutés de l'aventure. Peut-être ont-ils intercepté nos réponses. Le comte a éloigné sa femme et le vigneron a enfermé la sienne.

BRISQUET.

Mais lancer sur moi un animal furieux. Aie ! aie !

LE MARQUIS.

Va donc dételer, va donc.

BRISQUET.

Laissez-moi aller donner un coup-d'œil à ma jambe et y mettre de l'eau fraîche.

(Il va vers la porte.)

LE MARQUIS.

Heureusement que nos femmes ne se doutent de rien. Je vais me coucher. Bonsoir, Brisquet.

BRISQUET, voulant mettre la clé dans la serrure.

Bonsoir, monsieur le marquis. Qu'est-ce qu'il y a donc dans la serrure ?

LE MARQUIS.

Tu dis ?

BRISQUET.

Un billet que je trouve là.

LE MARQUIS.

Un billet ? voyons.

(Le marquis prend le billet, Brisquet tient la lanterne.)

LE MARQUIS lit.

« Brigand, je sais toutes tes infamies avec la nommée Louison... »

BRISQUET.

Aie, aie ! je m'évanouis. (Il abaisse la lanterne.)

LE MARQUIS, lisant.

Voyons donc, éclaire-moi. « Ah ! tu me fais des traits ; mais je t'en aurais fait aussi, monstre que tu es, si madame la marquise, plus vertueuse que ton épouse, n'avait pris la résolution de par-tir à l'instant pour Paris. »

BRISQUET.

Elles sont parties ! (Il abaisse la lanterne.)

LE CHEVALIER, à part.

J'ai mon affaire. (Il sort par où est sorti Charles.)

LE MARQUIS.

Voyons, voyons. (Lisant.) « Ainsi, scélérat, quand tu rentreras dans le domicile conjugal, pas plus de légitime que sur la main, je serai à Paris avec madame la marquise. »

BRISQUET.

C'est clair.

LE MARQUIS.

C'est évident.

BRISQUET.

Nos femmes savent tout.

LE MARQUIS.

Elles se vengeront.

BRISQUET.

Et maintenant la lune est plus à craindre que jamais.

LE MARQUIS.

Mais non, mais non, j'y songe, il n'y a pas le moindre danger. Nos femmes sont à Paris et le chevalier de Brevanes ne peut y aller, il serait mis à la Bastille.

BRISQUET.

C'est juste.

LE MARQUIS.

Nous partirons demain, nous irons implorer notre pardon près de nos femmes, nous l'obtiendrons ; et qui sera le plus attrapé ?

BRISQUET.

C'est la lune.

(Ici le chevalier parait au fond, suivi de Charles, auquel il désigne le marquis. Charles tient un papier.)

LE MARQUIS.

Nous pouvons aller dormir sur les deux oreilles.

BRISQUET.

Vous, monsieur le marquis, oui, mais moi ? le chien qui m'a traité du haut en bas m'en a déchiré une.

LE MARQUIS.

Bonne nuit, Brisquet.

BRISQUET.

Bonne nuit, monsieur le marquis.

LE MARQUIS, entendant venir.

Qu'est-ce que c'est, que me veut-on ?

CHARLES.

Un billet que le piqueur de son Éminence a porté ici en l'absence de monsieur le marquis. (Il sort.)

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que c'est ?

BRISQUET.

Voilà le tremblement qui me reprend.

LE MARQUIS.

La lanterne, dépêche-toi. (Il lit.) « Le piqueur » du cardinal n'ayant pas l'honneur de trouver M. le » marquis chez lui, lui fait savoir que son Émi- » nence lui accorde la grâce qu'il est allé solliciter » ce matin. Le chevalier de Brevanes peut rentrer » à Paris quand il voudra. »

BRISQUET.

Ah ! mon Dieu !

LE MARQUIS.

Cette coïncidence du départ de la marquise et de la grâce du chevalier, c'est patent !...

BRISQUET.

Il est parti avec nos deux femmes et nous sommes....

LE MARQUIS.

Flambés, mon ami, nous sommes flambés !

BRISQUET.

Il n'y a plus rien à faire, la chose est accomplie ; il faut avaler ça. Je vais me bassiner les jambes, et puis, si j'en ai la force, j'irai dételet !

LE MARQUIS.

Non ! quelle idée ! non, tu n'iras pas ! tout n'est pas désespéré ! mon carrosse est là, fais-le avancer ; nous arriverons à temps ! ventre à terre jusqu'à Paris !

AIR : Vaudeville des amours d'été. (Madelon-Friquet.)

Ce moyen est bien trouvé ;
Mais partons en diligence.
Notre honneur est préservé
Si nous brûlons le pavé.

BRISQUET.

Si nous allions doucement,
Notre honneur courrait la chance
Dans ce triste événement,
De mourir subitement.

ENSEMBLE.

Ce moyen, etc.

LE CHEVALIER, à part, ironique et moqueur. Il est caché.

C'est un moyen bien trouvé !
Oui, partez en diligence,
Votre honneur est préservé
Si vous brûlez le pavé.

(Ils sortent par la grille.)

SCÈNE XXII.

LA MARQUISE, GERMAINE, LE CHEVALIER, caché.

LE CHEVALIER.

Ah ! je respire enfin ! la journée a été rude, mais le succès est au bout.

LA MARQUISE.

Impossible de partir !

GERMAINE.

Qui donc a pu enlever une roue de la voiture !

LA MARQUISE.

Reignons chez nous... peut-être nos maris sont-ils de retour !

GERMAINE.

Je m'en vais faire une belle scène au mien, il en portera des marques.

LA MARQUISE.

Oh ! je ne pardonnerai jamais au marquis !

LE CHEVALIER, à part.

De mieux en mieux !

GERMAINE.

A demain, madame.

LA MARQUISE.

A demain. (Elles rentrent chacune chez elle et elles

ferment la porte en dedans. En même temps on voit le carrosse du marquis qui s'avance derrière la grille dont la partie inférieure est garnie de planches vertes.)

LE CHEVALIER.

(Nuit noire.) Les maris vont partir. Jolie Germaine, belle marquise, vous êtes femmes, et le duc de Richelieu me l'a dit : les femmes pardonnent quelquefois à la jalousie, rarement à l'indifférence, jamais à l'infidélité. Elles s'enferment... mais c'est égal, je trouverai bien quelque expédient, et ce treillage... (Il désigne le treillage qui tapissa la maison de Germaine et qui s'élève jusqu'à la fenêtre.) (Les deux femmes paraissent à la fenêtre.)

ENSEMBLE.

AIR : Au clair de la lune.

GERMAINE, LA MARQUISE.

Au clair de la lune
Que les chants sont beaux !
Mais l'heure opportune
Invite au repos.
La vertu l'emporte,
Cela coûte un peu.
Fermions donc la porte,
Par amour pour Dieu.

BRISQUET, LE MARQUIS.

Au clair de la lune,
Partons au plus tôt ;

L'heure est opportune ;
Allons au grand trot.
Courir de la sorte,
La nuit c'est fâcheux.
Que le diable emporte !
Tous les amoureux.

(Le marquis monte dans la voiture, et Brisquet sur le siège.)

LE CHEVALIER, à part.

Au clair de la lune,
Partez au plus tôt ;
L'heure est opportune,
Allez le grand trot.
Enfin je l'emporte ;
Cela coûte un peu :
L'amour me transporte,
Grimpons là, morbleu !

(Le chevalier s'achemine doucement et dans l'ombre vers le treillage de la maison de Germaine. La musique continue tremolo.)

BRISQUET, sur le siège du carrosse.

Me voilà.

LE MARQUIS.

Brûle le pavé.

(La voiture se met en route.)

LE CHEVALIER, à part.

Bon voyage !

(La musique va en rinforzando. Le chevalier met un pied sur le treillage. La marquise et Germaine ferment lentement leur fenêtre. La toile tombe.)

FIN DE LA LUNE ROUSSE.